

# C'est quoi l'art queer ? Déranger l'hétéronormativité

**« Queer » : un mot aussi courant aujourd'hui que longtemps méconnu, voire chargé de violence. Bien qu'il soit désormais revendiqué par une partie des communautés LGBTQIA+, son histoire ne s'est pas construite en leur faveur. ● BAPTISTE MORILLE**

À la fin du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, le terme apparaît publiquement dans un contexte profondément hostile. En 1896, lors du procès retentissant de l'écrivain Oscar Wilde pour « *gross indecency* » (c'est-à-dire pour homosexualité), le père de son amant, le marquis de Queensberry, le qualifie dans une lettre lue devant le tribunal de « *snob queer* » (snob bizarre). Dans les décennies qui suivent, la presse américaine contribue à fixer la charge péjorative du mot, renforçant durablement l'association entre homosexualité, étrangeté et anormalité. Il faut attendre la fin des années 1980 et le début des années 1990 pour qu'une réappropriation radicale du terme s'opère. En pleine crise du sida, des militant(e)s issu(e)s du collectif ACT UP fondent Queer Nation, un mouvement ouvertement provocateur et politique. Leur slogan, « *We're here, we're queer, get used to it* », affirme un retournement du stigmate : faire du mot une bannière de contestation contre l'homophobie, le sexisme et l'ordre normatif de la sexualité et du genre.

## NI STYLE NI ESTHÉTIQUE

Appliqué au champ artistique, le terme « art queer » ne désigne ni un style défini, ni un ensemble homogène d'œuvres ou d'esthétiques. Il s'agit avant tout d'un positionnement politique et critique. L'art queer interroge et déstabilise les cadres de représentation dominants : il remet en question les normes de genre, la binarité sexuelle, les catégories identitaires fixées ainsi que les conditions mêmes de visibilité des corps et des désirs minorisés. Plus qu'un courant, il constitue un horizon de résistance et une manière d'habiter autrement les pratiques artistiques. Le queer ne désigne pas une identité stable, mais une manière de mettre en crise les catégories elles-mêmes.

Il n'a pas fallu attendre l'émergence du mot « queer » pour que la subversion des normes de genre binaires s'invite dans l'art. Bien avant l'apparition du terme, des formes d'ambiguïtés de genre, de relations homoérotiques ou de contestation des normes apparaissent déjà dans des périodes variées : figures androgynes dans l'Antiquité, amitiés masculines idéalisées à la Renaissance, ou encore portraits codés du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. Ces expressions, pourtant bien présentes, ont longtemps été relues selon une perspective hétérocentrée qui en a gommé la dimension dissidente.

## ANDROGYNES ET DISSIDENTS

Des formes de contestation ou de déplacement des normes traversent ainsi l'histoire de l'art de manière marginale ou souterraine. Comme le souligne la conservatrice Dawn Hoskin dans sa *Petite histoire de l'art queer* (Flammarion, 2025), il est possible d'adopter une lecture queer rétrospective de nombreuses œuvres, tant ces dynamiques excèdent les catégories et les périodes établies de l'histoire de l'art. L'histoire de l'art queer se construit ainsi *a posteriori*, en requalifiant certaines œuvres à la lumière des problématiques contemporaines liées au genre, au désir et à l'identité.

L'œuvre de Claude Cahun (1894-1954) constitue à ce titre un exemple particulièrement éclairant. Si l'artiste ne pensait pas explicitement son travail comme queer, ses autoportraits sont aujourd'hui largement mobilisés pour en penser une généalogie. À travers une série de mises en scène où elle adopte des apparences multiples, tantôt masculines, tantôt féminines, elle brouille les catégories de genre et refuse toute identité stable. Longtemps oubliés, ses travaux ne sont redécouverts qu'à partir des années 1980, lorsque les études queers viennent renouveler les outils de lecture des images.

Car ces pratiques se développent dans des contextes fortement contraints. Entre législations répressives (rapelons que l'homosexualité n'est dépénalisée en France qu'en 1982) et normes morales héritées des traditions religieuses, les artistes sont régulièrement amenés à des formes de censure ou d'autocensure. Pour étudier ces œuvres LGBTQIA+ longtemps dissimulées, il faut souvent se tourner vers les correspondances privées, les journaux intimes ou les carnets de croquis : des espaces où se déploient des expressions bien plus libres et intimes que dans les productions destinées à l'espace public. ●●●

→ Claude Cahun  
*Autoportrait* - 1927  
photographie - musée  
d'Arts de Nantes (exposé  
dans « Molinier rose  
saumon » au Frac MÉCA  
à Bordeaux en 2023)





## Expositions manifestes

Depuis quelque temps, les grandes institutions font le pari de la thématique queer, avec des expositions marquantes comme, à Paris en 2023, «Over the Rainbow» au Centre Pompidou et «Habibi, les révolutions de l'amour» à l'Institut du monde arabe. Dans cette lignée et sans ambiguïté, à Bâle, le Kunstmuseum dévoile actuellement «The First Homosexuals».

Le titre est limpide, et les œuvres – une centaine de peintures, photographies, travaux sur papier et sculptures – le sont tout autant. Le parcours met en lumière la formation de nouvelles représentations de la sexualité, du genre et de l'identité à partir de 1869, année de la première mention du terme «homo-sexuel». Il retrace ainsi les débuts de l'histoire de la communauté LGBTQIA+ et donne à voir un monde queer qui dépasse les frontières de l'Europe, à travers des portraits intimes, des désirs codés et des modes de vie audacieux.

Queers ou pas, des célébrités à l'instar de Tamara de Lempicka, Aristide Maillol, Louise Abbéma et Johann Heinrich Füssli y côtoient des artistes moins médiatisés et peu montrés en France, comme le peintre, sculpteur et illustrateur allemand Sascha Schneider, et surtout le peintre américain d'origine norvégienne Andreas Andersen (1869-1902), dont le magnifique *Intérieur avec Hendrik Andersen et John Briggs Potter* à Florence (1894) méritait bien une cimaise spéciale!

● **BENOIT GABORIAUD**



### À voir

**Kunstmuseum**  
à Bâle (Suisse) «The First Homosexuals. La naissance de nouvelles identités (1869-1939)» jusqu'au 2 août

- Paul Camenisch  
*Schweizer Narziss*  
1944 – huile sur toile  
116,5 × 82 cm  
© Kunstmuseum Basel
- porcelaine  
© Kunstmuseum Basel

## ÉVOLUTION SUBVERSIVE

Renverser les normes et les valeurs dominantes constitue une dynamique centrale des pratiques artistiques que l'on identifie aujourd'hui comme queers. Mais cette subversivité prend des formes différentes selon les contextes historiques dans lesquels elle s'inscrit. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, la simple représentation de corps masculins érotisés pouvait déjà constituer une transgression. Les peintures de George Quaintance (1902-1957), mettant en scène des figures viriles dans des compositions ouvertement homoérotiques, détournent et jouent avec les stéréotypes de la masculinité tout en s'amusant des codes de l'époque.

Progressivement, dans des sociétés occidentales où certaines formes de reconnaissance émergent, cette seule visibilité ne suffit plus à produire un effet de subversion. La critique se déplace alors vers les normes elles-mêmes : l'art queer contemporain ne se contente plus de représenter des corps ou des désirs marginalisés, il questionne les règles qui définissent ce qui est considéré comme « normal », « acceptable » et « légitime ».

Le travail de Robert Mapplethorpe (1946-1989) illustre cette transformation. En exposant frontalement des corps et des pratiques marginalisées dans des espaces institutionnels, il ne se limite plus à représenter le désir homosexuel : il confronte directement le spectateur et l'institution, provoquant scandales et débats publics, et mettant en crise les normes qui régissent à la fois l'art et la société.

Cela permet de penser une nouvelle définition, plus contemporaine, de ce qui est nommé « art queer ». L'art queer traverse une pluralité de techniques artistiques, faisant de lui une posture critique et une méthode de pensée qui se traduit dans l'art. Il interroge ainsi l'hétéro-normativité (c'est-à-dire l'ensemble des normes sociales considérant l'hétérosexualité comme « normale » et les autres orientations comme déviantes), la binarité de genre (la division stricte entre masculin et féminin), ainsi que les hiérarchies sociales et artistiques. Ces dernières regroupent les règles implicites qui déterminent ce qui est valorisé, légitime, visible ou, au contraire, marginalisé.

## DRAG QUEENS ET DRAG KINGS

La performance et le corps jouent un rôle essentiel dans ces questionnements. On peut d'abord penser à Leigh Bowery (1961-1994), dont les transformations corporelles radicalisent la critique du genre. Mais aussi aux performances drag (queens, kings...), devenues largement populaires avec la médiatisation de cet art, notamment grâce à l'émission « RuPaul's Drag Race », lancée en 2009 aux États-Unis. Il ne s'agit plus seulement de représenter, mais d'incarner : le corps devient lui-même scène du genre. Le drag constitue ainsi un exemple paradigmatique, rejoignant la pensée de Judith Butler selon laquelle le genre n'est pas naturel mais performatif. Si le drag impressionne par son esthétique – costumes, maquillage, mise en scène –, il ne se limite pas à cela : en exagérant les codes du féminin ou du masculin, il en révèle le caractère, artificiel et répétitif, donnant à voir que toute identité de genre relève déjà d'une forme de performance.

Réduire l'art queer à ces formes spectaculaires serait toutefois en limiter la portée, car ces logiques de perturbation traversent des pratiques bien plus larges. La photographe Nan Goldin (exposée au Grand Palais à Paris jusqu'au 21 juin) propose par exemple un travail centré sur l'intime et le quotidien de ces communautés. À travers ses images, elle documente des vies souvent marginalisées, relations amoureuses, sexualités, vulnérabilités, violences, en leur donnant une visibilité directe et non idéalisée. Son œuvre ne cherche pas à embellir ni à normaliser, mais à montrer la réalité brute de ces existences, constituant ainsi une forme de témoignage et d'archive qui rend visibles des histoires longtemps invisibilisées.

S'attaquer aux stéréotypes, ces représentations simplifiées et figées des identités, domine également la pensée artistique queer. Ces stéréotypes concernent aussi bien les personnes queers que les femmes ou les minorités raciales. Comme le souligne le théoricien Jack Halberstam, la culture dominante tend à produire des images caricaturales des identités queers, souvent réduites à des figures efféminées, hypersexualisées, dangereuses ou encore comiques. L'art queer vient alors déconstruire ces images en en révélant la complexité.

Cette critique s'étend également aux stéréotypes de genre plus traditionnels. Jordan Roger, à travers son œuvre en faïence cuite *Burn Them All*, s'inscrit dans cette démarche. En mettant en feu la figure du château, symbole de pouvoir et de tradition, il questionne les récits dominants, notamment ceux des contes, qui imposent des modèles normatifs de couple et renforcent les structures hétéropatriarcales. Définir l'art queer revient peut-être à tenter l'impossible car il se transforme au fil du temps. Ce qui est queer aujourd'hui le sera peut-être moins demain. Cet art ne se définit pas, il agit. ●



## Être un artiste queer ou ne pas l'être ?

Telle est la question qui suscite un débat au sein de la communauté et sur le marché de l'art. Trois artistes au parcours singulier nous donnent leurs avis nuancés, très différents.

PROPOS RECUEILLIS  
PAR BENOIT GABORIAUD

▣ Alireza Shojaian  
*Leonardo II* - 2025  
huile sur toile  
60 × 80 cm © galerie  
Bendada-Pinel Art  
Contemporain

▣ Drew Dodge -  
*Colossal Heartstring  
Circuit* - 2025  
huile sur toile  
183,7 × 244,7 cm  
© galerie Semiose

▣ Edi Dubien  
sans titre - 2026  
aquarelle et crayon  
sur papier  
29,7 × 21 cm  
© galerie  
Alain Gutharc

« Mon art reste le même, il ne se résume pas à ce qualificatif. » ALIREZA SHOJAIAN

Peintre et activiste d'origine iranienne basé en France, il a participé à l'exposition « Habibi, les révolutions de l'amour » (Institut du monde arabe, Paris, 2023) et a signé la couverture du roman d'Éric Chacour *Ce que je sais de toi* (Alto, 2023). Il est actuellement représenté par la galerie Bendada-Pinel Art Contemporain.

« Mon cas est un peu complexe. D'origine iranienne, je suis arrivé en France en 2019, en tant que réfugié politique, du fait de mon orientation queer, et après être resté trois ans au Liban. La condition des queers est très différente dans ces trois pays. Au Moyen-Orient, la question de la survie se pose pour nous : beaucoup sont emprisonnés ou exécutés. Ici, heureusement, nous avons dépassé ce cap, mais nous faisons face à d'autres problèmes. Quand j'ai commencé ma carrière en Iran, je documentais la souffrance des personnes queers. Il était important pour moi de mettre ce mot en avant et de le rendre visible, afin que la société l'intègre et le comprenne. J'ai continué dans cette voie lorsque je me suis installé en région parisienne, mais je me suis vite rendu compte qu'il pouvait, finalement, disqualifier une œuvre. Par facilité, il fait ici office d'étiquette, servant à cataloguer une œuvre : un art gay pour les gays. J'évite de l'utiliser dans le milieu professionnel, mais je participe volontiers à des conférences sur l'art queer dans des universités. Le débat est vaste et ouvert. Il ne se limite pas à ce mot, et c'est très stimulant. Je n'ai pas changé mon travail pour autant. J'essaie de ne pas lui apposer cette étiquette, qui peut avoir des conséquences sur le marché de l'art. » ●



**« Je m'identifie au mot "queer" parce qu'il décrit une amplitude d'expériences qui me semble à la fois réconfortante et sans limites. » DREW DODGE**

Tout jeune artiste peintre, né en 2001 à Monterey, en Californie, il vit et travaille à Brooklyn, New York. À peine diplômé d'un Bachelor of Fine Arts de la Rhode Island School of Design à Providence, il suscite déjà l'intérêt du marché américain et français. Il exposera notamment à la galerie Semiose à Paris (du 27 juin au 1<sup>er</sup> août).

« Je ne pense pas que la *queerness* se limite à la sexualité. Je la comprends plutôt comme une manière d'être et de voir, qui façonne mes désirs, mes sensibilités et ma relation au monde naturel. Mon travail a toujours été ancré dans mon identité queer. La retranscrire dans ma peinture est ce qui me rapproche le plus de la vérité, de la vulnérabilité et d'un sentiment d'appartenance. Je me sens libre quand je peins, et c'est dans cet état que mes idées, mes questions et mes désirs émergent naturellement. La peinture me permet de partager mon expérience queer de manière surréaliste, en en capturant la magie et la profondeur spirituelle. Pour moi, la *queerness* a toujours été quelque chose de spirituel. C'est ma manière de comprendre le lien entre mon corps, le paysage et l'univers. Il y a une sensualité, un rythme et une logique presque mathématiquement queer dans ma manière de peindre. Les figures que je peins sont libérées de toute convention. Elles peuvent exprimer leurs curiosités, leurs jeux de séduction, leurs désirs, leur spiritualité, leur dimension existentielle et leur sentiment d'appartenance – qui constituent, pour moi, les piliers de la *queerness*. » ●

**« Je veux être monsieur Tout-le-monde. » EDI DUBIEN**

Représenté en France par la galerie Alain Gutharc, il a bénéficié en 2025 d'une vaste exposition au musée de la Chasse et de la Nature à Paris, où il est entré dans les collections, comme dans celles du Centre Pompidou (avec la participation des Amis du Centre Pompidou), du domaine départemental de Chamarande ou encore du musée d'Art contemporain de Lyon.

« Alors, est-ce que je me considère comme un artiste queer ? Non, et en même temps oui : un artiste tout court. Dans mon travail, je parle de la protection de l'enfance, de l'animal et de la nature, mais aussi de la manière de se reconstruire après avoir traversé des événements difficiles à vivre. Je ne traite pas directement de la condition des personnes queers, mais cette communauté peut se retrouver dans les thèmes que j'aborde et les valeurs que je défends, comme l'antifascisme. Mais cela m'embête d'être considéré comme un artiste queer, parce que j'ai fait une longue transition. Ça a été difficile. Je n'ai pas fait tout ce chemin pour qu'on me mette dans une case. Enfant, je me voyais comme un petit garçon, pas comme un individu queer. Le terme englobe trop de personnes qui n'ont pas les mêmes problèmes. Finalement, il ne veut plus rien dire. Et puis, si les gens ne savaient pas que je suis trans, je ne pense pas qu'ils qualifieraient mon art de queer. Je ne nie pas qu'il existe un art volontairement queer, très assumé et revendicatif. Je ne m'inscris pas dans cette démarche, même si j'aime bien maquiller dans mes œuvres les garçons et leur mettre des boucles d'oreilles. Je m'amuse avec ces codes pour aborder le thème de la différence et surtout mettre en lumière leur fragilité, queer ou pas ! » ●